

La fortune littéraire de *l’Espion du Grand Seigneur et ses relations secrètes*

de Giovanni Paolo Marana (1642-1693)

Olivia Ayme

Université Paris-Nord

Introduction

*L’Espion du Grand Seigneur et ses relations secrètes, envoyées au Divan de Constantinople*¹ est le titre original d’une œuvre que l’on désigne parfois sous l’appellation « L’Espion turc ». On en attribue la paternité à Giovanni Paolo Marana, littérateur italien. L’œuvre changea pourtant à plusieurs reprises de titre et d’auteur quand elle ne parut pas anonymement. Si on la connaît aujourd’hui, c’est comme source majeure des *Lettres persanes* et non pour le succès qu’elle rencontra en son temps. Il n’existe pas d’édition critique récente de l’Espion turc.² En revanche, l’œuvre a été rééditée plus de quinze fois en France au XVIIIe siècle. Ce ne sont pas des éditions confidentielles, loin s’en faut. L’œuvre figure en bonne place dans les bibliothèques aristocratiques des Lumières aux côtés d’ouvrages sur des sujets religieux, d’histoire antique ou de jurisprudence. Montesquieu en possédait un exemplaire dans sa bibliothèque de la Brède, une édition de Cologne de 1717, comme Louis Sébastien Mercier qui s’en serait servi pour son *Tableau de Paris*. Mais on retrouve aussi *L’Espion du Grand Seigneur* dans des catalogues après décès d’anonymes éclairés.

Sans revenir sur l’histoire des éditions de l’œuvre en France, en Hollande et en Angleterre – cette histoire divise les critiques depuis quelques décennies et l’entreprise est complexe – on doit poser quelques jalons et rappeler les principales hypothèses. L’œuvre est parue d’abord sous un double titre, français et italien : *L’Esploratore turco e le di lui relazioni segrete alla Porta Ottomana*, le 17 janvier 1684, puis *L’Espion du Grand Seigneur et ses relations secrètes, envoyées au Divan de Constantinople*, le 1^{er} février 1684, toutes deux chez Claude Barbin.³ Elle apparaît extrêmement courte : une trentaine de lettres. Deux ans plus tard, elle est augmentée pour atteindre les 102 lettres, toujours publiée chez Claude Barbin. À partir de 1688, cette deuxième version est éditée sous le titre : *L’Espion du Grand Seigneur et ses relations secrètes envoyées à Constantinople. Contenant les événements les plus*

considérables arrivés pendant la vie de Louis le Grand. L'auteur en est anonyme. Si Marana apparaît, ce n'est qu'en tant que traducteur. À partir de 1691 commence à paraître en Angleterre une édition, *Letters writ by a Turkish Spy*, d'abord d'une centaine de lettres, ouvrage également anonyme. Puis, à partir de 1693, cette édition anglaise est augmentée de plusieurs centaines de lettres, jusqu'à en atteindre 630. A partir de 1696, apparaît à Cologne puis à Amsterdam une version française intitulée *L'Espion dans les cours des princes chrétiens, ou lettres et mémoires d'un envoyé secret de la Porte dans les cours de l'Europe, où l'on voit les descouvertes qu'il a faites dans toutes les cours où il s'est trouvé, avec une dissertation curieuse de leur force politique et religion.* Cette version apparaît, non pas comme une suite française à proprement parler, mais comme une version traduite de la suite anglaise. Ainsi *L'Espion du Grand Seigneur*, dans sa forme finale, atteint plus de 600 lettres. La dernière édition française se fait à Amsterdam en 1756, l'anglaise en 1801. Peu de rapport entre le texte d'origine et les dernières versions. Et pour cause, un ou plusieurs auteurs se sont succédés après la mort de l'auteur en 1693 et surtout après la dernière version achevée de « l'Espion turc » qu'on suppose être de sa plume, celle de 1686. Concernant les attributions, plusieurs thèses s'opposent. Certains soutiennent que l'intégralité de l'œuvre est de Marana. Celui-ci, en butte à la censure, aurait choisi de publier son œuvre en Angleterre. D'autres avancent le nom de Cotelendi, auteur français d'origine italienne. Les derniers critiques à s'être penchés sur la question défendent la thèse d'un auteur français du Refuge, vivant en Angleterre.⁴ Cependant cette question a trop longtemps masqué le véritable intérêt de l'œuvre : ses conditions de création et la façon dont elle a mis en place des outils pour écrire l'histoire des relations internationales, en particulier sous le règne du grand roi. Pour l'appréhender, il convient d'utiliser la version de 1686, la seule dont on soit certain qu'elle est de la plume de Marana.

L'appartenance à la littérature encomiastique

Cet auteur, Giovanni Paolo Marana, est un aventurier italien issu d'une famille d'aristocrates génois.⁵ Il est mêlé en 1670 à la conjuration de Raffaello della Torre liée aux desseins de la Savoie sur la République de Gênes, sa patrie. Prisonnier d'Etat durant quatre années, il rassemble des mémoires pendant les quatre années suivantes afin d'écrire l'histoire de cette conjuration, sans jamais obtenir de la faire imprimer. En 1681, craignant une nouvelle disgrâce, il sort précipitamment de Gênes. Marana se transporte d'abord à Lyon pour faire

publier son ouvrage.⁶ Il arrive à Paris à la fin de l'année 1682. Son traducteur Pidou de Saint Olon, diplomate rencontré à Gênes, est son protecteur à son arrivée à Paris. Marana, comme beaucoup de littérateurs étrangers, a vainement convoité la charge d'historiographe du roi. Les dédicaces de ses ouvrages en témoignent. Il obtient pourtant, grâce à l'appui du confesseur du roi le Père de la Chaise, une pension. Le 19 novembre 1683, on lui confère un privilège royal, acte essentiel pour une carrière littéraire parisienne. En 1684, l'épître dédicatoire « A Louis le Grand » qui ouvre *L'Espion du Grand Seigneur* est signée de son nom. Marana commence par présenter au roi l'auteur des lettres dont il prétend donner la traduction. Il invente pour ce faire la fiction de l'espion Mahmut dont il aurait trouvé par hasard la correspondance secrète. Cet Arabe⁷ se serait caché dans Paris pendant 45 ans sous l'identité d'un certain Tite de Moldavie.⁸ De là, il aurait entretenu une correspondance secrète avec de nombreux correspondants turcs dont les ministres de la Sublime Porte. C'est le hasard qui aurait permis à Marana d'entrer en possession de cette correspondance. Il l'aurait découverte, abandonnée dans un coin de la chambre qu'il loua à son arrivée à Paris. Connaissant par chance l'arabe et la jugeant de quelque enseignement, il aurait pris la liberté de la traduire pour divertir son lecteur. On peut juger la fable grossière. Mais l'œuvre est surtout conçue comme un divertissement pour le roi. Elle se donne également à lire comme des « annales » de la chrétienté. Ce double emploi est d'importance : il signale dès l'origine la double appartenance générique de l'œuvre. D'abord, plusieurs éléments la rattachent au genre des récits de voyage, alors en vogue. Certaines anecdotes pittoresques, les détails exotiques formels (dates, noms et titres des destinataires), les aphorismes, les récits édifiants donnent une vision de l'Orient stéréotypée. Mais l'œuvre relève aussi bien de l'écriture de l'histoire. Son caractère épistolaire ne la rattache pas seulement au genre romanesque. Cette forme est aussi celle des dépêches et des rapports expédiés à leurs ministres par les diplomates depuis leur poste à l'étranger. Pour avoir résidé 45 ans à Paris, l'espion Mahmut a retracé involontairement – c'est la fiction voulue par Marana – l'histoire du règne. Dans sa première version, *l'Espion turc* relève de la littérature encomiastique. L'œuvre vise la célébration, par des voies détournées, du règne de Louis le Grand. Le choix d'un espion turc est un moyen habile pour contourner un genre, celui du panégyrique. En 1684, en pleine crise de l'écriture de l'histoire, ce genre est jugé suspect.⁹ L'auteur précise que son ouvrage se distingue de la littérature sur le règne : « Comme les Auteurs Chrétiens d'aujourd'hui ne songent pour l'ordinaire qu'à faire des Panégyriques, dont ils espèrent des récompenses ; il y a toujours sujet d'appréhender de ne pas trouver la vérité dans leurs écrits. »¹⁰ Le traducteur fait alors l'éloge de l'écriture de l'histoire ottomane par les Turcs eux-mêmes. La préface laisse

entendre que les lettres de l'espion, pour n'être « ni grecque, ni latine ni écrites par un chrétien » n'ont « rien de barbare ». ¹¹ Plus surprenant, Marana vante leur liberté de ton : « ils parlent de leurs pertes & de leurs victoires sans passion, & avec une franchise qui va jusques à dire librement les effets de la cruauté & de l'ignorance de leurs sultans ¹² ». On comprend l'utilité de confier l'écriture du règne à un Turc. La neutralité propre à leur prétendue histoire est un moyen commode pour esquiver le reproche de flagornerie. Marana laisse à la responsabilité de son espion le caractère élogieux de ses propos. Par sa qualité même d'« espion turc » celui-ci ne peut être suspecté de flatterie. C'est d'ailleurs signalé explicitement par l'auteur au roi dans l'épître dédicatoire : « Votre Majesté y verra l'histoire de sa vie, et de ses triomphes, dont l'Arabe qui a fait ses Relations, comme Ennemy, n'a pu parler en flatteur ». ¹³ On voit par là que l'intention de départ n'est pas, loin s'en faut, de pratiquer une distance critique à l'égard du règne, à l'abri de la censure, mais bien au contraire de pratiquer un éloge masqué. Pierre Bayle ne s'y trompe pas. En mars 1684, il écrit dans ses *Nouvelles de la République des lettres* au sujet de Marana : « Il prétend les avoir traduites de l'Arabe en Italien, et il raconte fort au long comme il les a trouvées. On soupçonne avec beaucoup d'apparence, que c'est un tour d'esprit italien, et une fiction ingénieuse semblable à celle dont Virgile s'est servie pour louer Auguste ». ¹⁴ L'intérêt de l'œuvre est qu'elle prétend donner à lire le témoignage d'un étranger, peu suspect de partialité, qui, pour avoir séjourné à Paris 45 années, a pu mesurer la supériorité du règne. Ce point vient redoubler le discours du « traducteur » sur la grandeur du roi. Les dernières lignes de l'épître donnent à voir l'auteur se précipitant aux pieds du souverain qu'il supplie d'assurer sa protection. Ce ne sont pas là flatteries de pure forme.

Des choix historiquement fondés

1684, l'année de parution de *L'Espion du Grand-Seigneur*, est une année de crise dans les relations entre la république de Gênes et la France. L'année précédente, les flottes françaises ont bombardé Alger. Au moment où Marana écrit, les relations entre la France et sa cité se tendent. Les griefs sont nombreux. La république de Gênes finance en sous main les troupes espagnoles ; la cité a de surcroît porté secours aux Algérois. ¹⁵ Le tribut de Marana à la grandeur du règne lui permet de préserver sa position à Paris. Pour ce faire, le propos ne saurait rester centré sur les événements du règne. C'est sur une double confrontation que l'ouvrage va se construire : confrontation de deux cultures, celle de l'empire ottoman et celle du règne de Louis le Grand, mais aussi confrontation du règne de Louis le Grand avec celui

de ses pairs européens. Différentes façons d'organiser l'État, la politique extérieure, les relations du temporel et du spirituel seront tour à tour examinées dans les lettres de l'espion. L'idée étant que la supériorité du grand roi ressorte de ces multiples confrontations.¹⁶

Les étrangers fréquentant la cour ne manquent pas. Pourquoi dès lors choisir une correspondance avec la Sublime Porte¹⁷ ? La réponse la plus évidente relève d'une sorte de coefficient d'étrangeté. L'oriental plutôt que l'europpéen car il est plus éloigné, dans sa religion, ses coutumes, sa culture. Sa soumission à un système totalement nouveau pour lui n'en est que plus frappante. Il faut aussi examiner les relations qu'entretient le règne avec l'empire ottoman dans les années où écrit Marana. Avant d'être un littérateur original, Marana est un écrivain à gages. D'évidence, la portée politique de l'œuvre n'est pas anodine. Sans revenir sur l'histoire des relations françaises avec la Sublime Porte, on peut rappeler qu'au début des années 1680, ces relations semblent se pacifier.¹⁸ Un an avant la parution de *L'Espion*, en 1683, les Turcs ont levé le siège de Vienne. Se forme alors une alliance autour du pape Innocent XI entre l'empereur Léopold Ier, Venise, la République de Pologne et la Russie. Sollicité par le pape, Louis XIV se garde bien de participer à cette « Sainte Ligue », conscient que le maintien d'un front en Europe centrale est de nature à servir ses projets territoriaux. À partir de la trêve de Ratisbonne, le souverain songe à consolider ses acquis. Cette neutralité sert ses intérêts en Orient où les marchands français peuvent continuer à commercer en toute tranquillité dans l'empire ottoman. On sait combien les récits de voyage doivent à cette liberté de circulation. Cependant, ce choix de Louis XIV est très mal perçu en Europe où de nombreux pamphlets condamnent cette politique mercantile. Le roi est représenté sur des médailles, agenouillé devant le sultan tandis que des libelles circulent sur la perfidie française, au moins égale à la turque.¹⁹ *L'Espion du Grand Seigneur* peut se lire à ce titre comme une réponse de la propagande royale à cette campagne. C'est le Turc qui s'incline devant la grandeur royale et c'est un Italien qui en atteste. Le choix d'un espion turc est aussi un choix intéressant car il est déterminé par une vision de l'empire ottoman et plus largement de l'Orient bien différente de celle qui prédominera au XVIIIe siècle. Le Turc de Marana est assez éloigné des Persans de Montesquieu. L'Orient du XVIIe siècle est imprégné d'une forme de fascination et de crainte à l'égard des héritiers d'un empire toujours considéré comme très puissant. Il n'a rien à voir avec un exotisme qui oscille entre cruauté des pratiques politiques et érotisme latent du sérail. La cité dont est originaire Marana a eu à affronter à plusieurs reprises l'ennemi turc. Des alliances ont existé également. Pour mémoire, la communauté génoise est encore nombreuse à Constantinople au XVIIe siècle. Il y a donc chez

Marana, sans nul doute, une forme de respect pour l'empire ottoman. Qu'un Turc fasse allégeance à la politique du grand roi n'est donc pas qu'anecdotique.

Les sources de *L'Espion du Grand Seigneur*

Certes Marana ne dispose pas d'une expérience personnelle de la Turquie mais les critiques de l'Espion ont jugé sévèrement la validité de ses références. Nombreux sont les récits de voyage qui paraissent dans les années 1670-1680 qui permettent de se faire une idée de la réalité de l'empire ottoman. Le fait est qu'en 1684, la curiosité pour les Turcs trouve de quoi s'alimenter. Marana lui-même gravite dans le milieu des orientalistes français du XVII^e siècle. En 1677, ce sont *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier, ... en Turquie, en Perse et aux Indes* qui paraissent chez Clouzier et Barbin ; ce dernier est l'éditeur de *L'Espion*. En 1682 paraît, toujours chez Claude Barbin, *L'Histoire des trois derniers empereurs des turcs*²⁰ de l'anglais Paul Rycaut, qui fut consul d'Angleterre à Smyrne de 1667 à 1678.²¹ Il se heurte pour la publication française de son ouvrage au même censeur qui imposera à Marana des coupes dans son édition de 1686 : François Charpentier, secrétaire de l'Académie française. L'ouvrage est une des sources principales de *L'Espion*, en particulier pour les dénominations des différents destinataires de Mahmut : vizirs, capitain Bachas, agas, généraux des janissaires, trésoriers... L'année de la sortie de *L'Espion* sort chez Claude Barbin une nouvelle édition des voyages de Thévenot²². L'éditeur scientifique de cet ouvrage, François Petis de la Croix, a la charge de secrétaire interprète du roi pour les langues turquesque et arabesque. Son fils, qui s'appelle également François Petis de la Croix, est rentré en 1681 d'un voyage de 11 ans en Orient dont quatre passés à Constantinople. Son ouvrage *La Turquie chrétienne sous la protection de Louis le Grand*²³ ne paraît que quelques années plus tard mais ses rééditions se feront également chez Barbin. L'ouvrage de Du Vignau *L'Etat présent de la puissance ottomane*²⁴ ne paraît qu'en 1687 mais il est probable que Marana ait croisé l'auteur. Celui-ci est en effet l'ancien secrétaire-interprète de l'expédition de Duquesne contre Alger en 1682, opération militaire qui fit l'objet d'un ouvrage de Marana : *Dialogue de Gênes et d'Algers*.²⁵ Ce qui distingue *L'Espion du Grand Seigneur* des œuvres précédentes est la façon dont l'auteur exploite ce matériau sous une forme romanesque. La littérature de voyage trouve sa légitimité dans l'expérience vécue par les voyageurs, ce dont Marana ne peut se prévaloir. On comprend l'évidente nécessité de créer l'espion. L'habileté consiste à venir en quelque sorte valider un matériau, le récit des voyageurs, par un personnage fictif mais présenté comme réel qui entretient une correspondance suivie avec la Sublime Porte. La grande variété de ses

destinataires, du grand vizir à sa mère et en passant par les différents responsables turcs et les autres espions disséminés en Europe, permet de former un échantillon complet de la société turque d'alors. Les réponses de ses correspondants n'apparaissent pas en tant que tel dans son ouvrage, mais les allusions nombreuses piquent la curiosité de son lecteur.

La topique de l'espion

Il convient de s'arrêter ici sur le choix même d'un personnage d'espion. Il explique en partie le succès de l'œuvre. Les voyageurs qui ont parcouru la Turquie sont en effet des diplomates et des commerçants autorisés à séjourner dans ce pays. Ils admettent dans leurs écrits la difficulté qu'ils ont eu à pénétrer les mentalités et les desseins politiques de leurs interlocuteurs turcs. Certes, ils décrivent longuement les mœurs, les coutumes, les pratiques religieuses, les maximes de gouvernement mais tous relèvent le goût du secret propre à la politique de la Porte. Le Grand Seigneur sait cacher ses desseins. Rycaut écrit ainsi sur les difficultés que rencontrent les diplomates européens en Turquie. Ils ne peuvent approcher les ministres en privé et sont obligés de passer par des médiateurs et des interprètes. Aussi, les propos qu'ils rapportent ont souvent une valeur douteuse.²⁶ Le témoignage de l'espion se présente donc comme un document rare. Il livre une parole officieuse ou privée, ce qui permet doublement de lever le voile. D'une part, il révèle les véritables desseins des Ottomans, leur mode de pensée mais en plus il offre un regard inédit, sans complaisance sur la cour. Le personnage que s'est forgé Mahmut – personnage dans le personnage –, Tite de Moldavie, est discret et insinuant. Il collecte des informations inédites sur le règne et particulièrement sur la politique étrangère du roi. Mahmut s'amuse des efforts désespérés des cabinets européens pour tenter de déchiffrer certaines lettres que lui et d'autres espions peuvent échanger. Marana en fournit en quelque sorte la clef à son lecteur. La levée du secret est d'ailleurs un des leitmotifs de l'œuvre. Le paradoxe est que du masque et de la dissimulation nécessaires à l'espion surgit la vérité. Le mufti – Mahmut est très pieux – l'a absous des mensonges et des faux serments qu'il est obligé de faire. L'espion peut tromper sans scrupule, se servir de tous les artifices, à commencer par le déguisement. Ces moyens sont légitimes, car ils servent la vérité. Aussi l'espion turc n'est-il pas dénué d'honorabilité. Il déplore d'ailleurs la bassesse et le déshonneur attaché au nom d'espion. Il revendique bien plutôt le terme d'observateur, rappelant au passage que les ambassadeurs ne sont jamais que des « espions honorables ». Cette promesse que fait Marana de révéler des pans méconnus de l'histoire du règne crée bien des attentes chez le lecteur. Or, il faut bien admettre qu'une lecture de l'édition de 1686 a un

caractère déceptif : la correspondance de Mahmut ne couvre que les années allant de 1637 jusqu'à 1642. L'arrêt semble tout à fait prématuré. L'auteur promettait dans sa préface plus de 500 lettres envoyées jusqu'en 1682. Les suivantes seront bel et bien publiées dans les éditions plus tardives avec une attribution à Marana plutôt douteuse. *L'Espion du Grand Seigneur* connaît un grand succès dès l'origine. Comment dès lors expliquer l'arrêt de la publication de l'œuvre en France ? C'est bien la question de la lecture de l'histoire du règne qui fait problème. Les propos de Marana sont sévères à l'égard de la propagande royale : « Presque chaque prince veut un autel, après cela l'on ne doit pas s'étonner s'il se trouve beaucoup de prêtres qui encensent la statue du mensonge, qu'il y ait tant de ces idolâtres qui mettent en pièce le simulacre de la vérité. »²⁷ Cette sévérité semble feinte si l'on considère que l'auteur écrit un éloge masqué du règne. Mais le propos se prête à une double lecture. « Statue du mensonge », « simulacre de la vérité », on croirait lire les pamphlets du Refuge qui se multiplient alors à un an de la Révocation. Marana fait dire à son espion : « ... il me paraît que le génie de cette nation est de s'agrandir et d'étendre ses limites. [...] Ils [les Français] se glorifient de certaines prophéties qui leur promettent l'Empire de toute la terre. »²⁸ On sait combien la question de l'universalité du règne divise l'Europe. Pour les panégyristes français, Louis XIV est appelé à régner sur toute l'Europe, autant dire alors sur l'ensemble du monde civilisé. Cette volonté hégémonique est largement dénoncée dans les pamphlets d'Europe du Nord. Gregorio Leti, autre littérateur italien, un moment pressenti pour être historiographe du roi et devenu historien de la ville d'Amsterdam, dénonce les appétits territoriaux du roi dans son ouvrage *La Monarchie universelle et les moyens de la détruire*.²⁹ Trouver surprenant que les Français « se glorifient » de prophéties qui leur promettent l'Empire de la terre, c'est entrer dans le champ de la polémique. C'est donner d'une certaine façon des arguments à l'ennemi. *L'Espion du Grand Seigneur* est ainsi une œuvre parfaitement ambiguë qui favorise cette double lecture. Au demeurant, la première édition de 1684 est rapidement publiée chez les libraires anglais, allemands et hollandais avec un succès presque suspect. On comprend mieux pourquoi la version Marana s'interrompt après 1686. Que l'auteur ait publié en 1690 un panégyrique, les *Evenemens considérables du siècle de Louis le Grand*, peut se comprendre comme une tentative pour rentrer en grâce et faire oublier un succès embarrassant. Marana – involontairement ?³⁰ – a forgé un instrument critique contre le règne d'une grande efficacité, instrument critique qui n'a pas sa place en France dans ces années-là. Le continuateur anonyme de l'Espion turc ne s'y trompe pas. Il écrit dans la préface de son *Espion dans les cours des princes chrétiens*, parue en 1700, que l'ouvrage de Marana a subi la « destinée ordinaire des livres étrangers trop sincères [qui] est d'être tronqués ou mutilés. »³¹

Cet instrument critique est donc rapidement adopté par des littérateurs, clandestins le plus souvent. L'œuvre inaugure d'ailleurs un sous-genre de la littérature épistolaire qui fera fortune dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle – précisément quand l'espion turc fait moins recette. On peut citer pour mémoire *L'Espion chinois, ou L'envoyé secret de la cour de Pékin pour examiner l'Etat présent de l'Europe*³², paru en 1764, *L'Espion américain en Europe ou Lettres illinoises*³³ en 1766 ou bien encore *L'Espion anglois, ou Correspondance secrète entre milord All'eye et milord All'Ear*³⁴ en 1780.

Artifices de la traduction

Il n'est pas indifférent pour finir que *l'Espion* soit l'œuvre d'un étranger et présenté comme une traduction. La question de la trahison et de la fidélité, propre à la traduction, est au cœur de l'œuvre. Le thème du double et du leurre possible est omniprésent : de même que Tite est le double de Mahmut, Mahmut est le double de Marana. Mahmut est de surcroît un agent double. Convoqué par Richelieu, il prétend le servir pour mieux pouvoir l'observer. Quelles sont les activités qui justifient sa présence auprès du ministre ? L'espionnage. Richelieu lui confie l'observation du milieu cosmopolite qu'il côtoie mais aussi des traductions, traductions du turc vers l'italien ou le latin. Marana lui-même est double : Génois partisan de la Savoie d'abord, partisan de la France ensuite contre Gênes. Mais ce partisan du roi est aussi celui qui forge un instrument critique du règne. Marana prend le parti de l'étranger si l'on ose dire, sans que jamais une appartenance définie à une culture, à une nation ne se dessine. L'ambiguïté des discours, les effets de dédoublements, les mises en abyme sont des procédés qui créent le trouble. Car enfin, Marana publie une œuvre en français, traduite du turc mais écrite originellement en italien. Il est un étranger qui s'aventure sur plusieurs territoires et qui, à force de servir tout le monde, finit par n'être plus d'aucun territoire. Que l'œuvre ait échappé à son auteur n'étonne pas. Personne n'est en mesure aujourd'hui d'identifier les auteurs de « L'Espion turc » mais c'est une suite logique : la multiplication des identités aboutit à leur dissolution.

Coïncidence troublante, *Marrano*, en italien, c'est le marrane, le juif converti de force sous l'Inquisition espagnole au XV^e et XVI^e siècle. Les marranes ont trouvé principalement refuge en Italie et dans l'empire ottoman. Le terme est péjoratif : le marrane fait preuve de duplicité car il pratique le judaïsme dans la clandestinité. Le marrane, c'est à la fois le traître et celui qui est condamné à un exil perpétuel, privé qu'il est de ses origines. En 1981, dans *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Italo Calvino a créé un personnage parodique d'espion. Son héros

est un traducteur qui se livre à d'originales activités terroristes : en modifiant les textes, il agit sur le monde. Son nom : Marrana !

Bibliographie

Sources primaires

Anonyme, *L'Espion dans les cours des princes chrétiens ou lettres et mémoires d'un envoyé secret de la Porte dans les cours de l'Europe...* Par ***, Cologne : E. Kinkins, 1710.

Marana, Giovanni Paolo, *La Congiura di Raffaello della Torre, con la mossa della Savoia contra la Republica di Genova*, Lyon : 1682, publié à compte d'auteur.

Marana, Giovanni Paolo, *Dialogue de Genes, et Algiers, Villes foudroyées, par les Armes Invincibles de Louis le Grand, l'année 1684*, Amsterdam : H. Desbordes, 1684.

Marana Giovanni Paolo, *L'Espion du Grand-Seigneur et ses relations secrètes envoyées à Constantinople, concernant les événements les plus considérables arrivés pendant le règne de Louis le Grand*, traduit de l'arabe par le sieur Jean-Paul Marana, Amsterdam : Henry Wetstein, 1688.

Marana, Giovanni Paolo, *Les Evénements considérables du règne de Louis le Grand*, Paris : Martin Jouvenel, 1690.

Sources secondaires

Almansi G. et Warren D. A. « Roman épistolaire et analyse historique : *L'Espion turc* de Giovanni Paolo Marana », *XVIIe siècle*, 1976, no 110-111, pp.57-73.

Pierre Bayle, *Nouvelles de la République des lettres*, mars 1684, in *Œuvres diverses*, la Haye-Rotterdam : 1721-1727.

Bély, Lucien (éd), *Turcs et turqueries (XVI-XVIIIe siècles)*, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009.

Gaudier J.-P. et Heirwegh J.-J., « Jean-Paul Marana, l'espion du grand seigneur et l'histoire des idées », *Etudes sur le XVIIIe siècle*, VIII, Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles, 1983, pp.25-52.

Harrigan, Michael, *Veiled Encounters: Representing the Orient in 17th-Century French Travel Literature*, Amsterdam-New-York : Faux Titre, 2008.

Leti Gregorio, *La Monarchie universelle de Louis XIV*, Amsterdam : A. Wolfgang, 1689.

Moréri, Louis, *Dictionnaire historique*, Paris : Les libraires associés, 1759.

Nouss, Alexis, « Éloge de la trahison » *TTR : Traduction, terminologie, rédaction*, Antoine Berman aujourd'hui / Antoine Berman for our time, Volume 14, numéro 2, Montréal : 2001.

Petis de la Croix, François, *La Turquie chrétienne sous la puissante protection de Louis le Grand, protecteur unique du Cristianisme en Orient*, Paris : Pierre Herissant, 1695.

Roscioni, Gian Carlo, *Sulle tracce dell « Esploratore turco »*, Milano : Rizzoli, 1992.

Rycaut, Paul, *L'Histoire des trois derniers empereurs des turcs, depuis 1623 jusqu'à 1677*, Paris : Claude Barbin, 1682.

¹ Les citations de l'article sont extraites de l'édition suivante : Jean-Paul Marana, *L'Espion du Grand Seigneur et ses relations secrètes envoyées à Constantinople, concernant les événements les plus considérables arrivés pendant le règne de Louis le Grand*, traduit de l'Arabe par le sieur Jean-Paul Marana, Amsterdam, Henry Wetstein, 1688. Cette édition est identique à celle de 1686.

² Une anthologie était en projet chez Desjonquères il y a deux ans. Elle n'est pas publiée à ce jour.

³ Les références exhaustives de cette édition et des suivantes se trouvent dans l'article de J.-P. Gaudier et J.-J. Heirwegh, « Jean-Paul Marana, l'espion du grand seigneur et l'histoire des idées », *Etudes sur le XVIIIe siècle*, VIII, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1983, pp.25-52.

⁴ G. Almansi et D. A. Warren, « Roman épistolaire et analyse historique : *L'Espion turc* de Giovanni Paolo Marana », *XVIIe siècle*, 1976, no 110-111, pp.57-73.

⁵ Voir Moréri, Louis, *Dictionnaire historique*, Paris : Les libraires associés, 1759, article "Marana".

⁶ Sous le titre *La Congiura di Raffaello della Torre, con la mossa della Savoia contra la Republica di Genova*, Lyon : publié à compte d'auteur, 1682.

⁷ C'est la façon dont Marana le désigne.

⁸ « Mahmut, arabe de nation, s'est caché dans Paris pendant quarante-cinq années où il servait d'espion à l'empereur des Turcs ; il s'est gouverné de sorte qu'on n'a jamais découvert qu'il y eut vécu, et il y est mort dans un âge fort avancé. Il a laissé beaucoup de mémoires écrits en langue arabe, qui contiennent ce qu'il a pu remarquer de plus considérable parmy les chrétiens, & particulièrement pendant le règne de votre majesté. », Epître au roi, *L'Espion du Grand Seigneur*, sans pagination.

⁹ Au demeurant, c'est un passage obligé pour les littérateurs étrangers et Marana en écrira bel et bien un sous le titre *Les Evénements considérables du règne de Louis le Grand*, Paris : Martin Jouvenel, 1690.

¹⁰ Préface, sans pagination.

¹¹ *ibidem*

¹² On se doute que Marana n'en a pas lu une ligne et il ajoute prudemment : « Mais comme leurs livres ne s'impriment pas, le public n'en a point de connaissance, & ils ne viennent presque jamais jusqu'à nous » [*ibidem*].

¹³ *L'Espion du grand Seigneur*, Epître au Roi, sans pagination.

¹⁴ Pierre Bayle, *Nouvelles de la République des lettres*, mars 1684, dans *Œuvres diverses*, la Haye-Rotterdam : 1721-1727, tome 1, p.20.

¹⁵ Pidou de Saint Olon, qui est le traducteur de *L'Espion du Grand-Seigneur* et des ouvrages suivants de Marana, est nommé ambassadeur du roi auprès de la République. Il est traité avec mépris à son arrivée. La ville de Gênes sera bombardée du 17 au 23 mai 1684. Le doge dut venir s'humilier à Versailles en mai 1685.

¹⁶ « Ce Mahmut [...] a parlé si justement des rois, des royaumes et des autres États, qu'il n'a jamais rien avancé que de véritable, et ayant rendu justice à tous ceux dont il a parlé, il élève V. M. au dessus de celles des autres ». [*L'Espion du grand Seigneur*, Epître au Roi, sans pagination]

¹⁷ L'expression « Sublime Porte » fait référence à la porte du grand vizir du palais de Topkapi. Marana et ses contemporains l'emploient comme synonyme du gouvernement ottoman.

¹⁸ Au début du règne, Louis XIV a pratiqué le double jeu face à l'empire ottoman : on pratiquait des protestations d'amitié, tout en envoyant la noblesse guerroyer contre les Turcs, comme à Saint-Gothard dans les rangs des Autrichiens. Candie, engagées aux côtés des Vénitiens, les troupes commandées par le duc de La Feuillade subirent une lourde défaite en 1668. Cela provoqua la réception de l'envoyé du sultan le 5 décembre 1669, épisode diplomatique vécu comme une humiliation par la couronne. En 1673, se déroula un bras de fer à Constantinople entre la France et l'empire ottoman sur les nouvelles capitulations. L'enjeu était d'importance car cet accord conditionnait la politique commerciale du roi en Orient et par là une part de la prospérité du royaume. L'ambassade du marquis de Nointel tourna rapidement au rapport de force. Les capitulations étaient essentielles

car elles protégeaient les Français du Levant contre toute tentative des Turcs de les convertir de force à l'islam et leur permettaient d'exercer librement leur religion. Cette liberté du culte – moins étendue à un an de la Révocation en France – fait l'objet de nombreuses lettres de l'espion. Voir « Le tournant de l'année 1688 dans la politique ottomane de Louis XIV », communication d'Emmanuel Caron au séminaire de DEA du professeur Bérenger, Université de Paris-Sorbonne, 1994, consultable en ligne, <http://pagesperso-orange.fr/emmanuel.caron>.

¹⁹ Voir Gillot, Hubert, *Le Règne de Louis XIV et l'opinion publique en Allemagne*, Paris, Honoré Champion, 1914.

²⁰ *L'Histoire des trois derniers empereurs des turcs, depuis 1623 jusqu'à 1677*, Paris : Claude Barbin, 1682. En 1670 était déjà paru, de Paul Rycaut et Pierre Briot, *L'Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman, contenant les maximes politiques des Turcs, les principaux points de la religion mahométane... leur discipline militaire...*, Paris : S. Mabre-Cramoisy, 1670. L'œuvre de Rycaut s'ouvre sur l'histoire du sultan Amurat IV, précisément le sultan du *L'Espion du Grand Seigneur*. Amurat succède au sultan Mustapha, faible et instable. C'est là l'éloge d'un pouvoir fort.

²¹ Ce diplomate, également historien et orientaliste a déjà fait paraître une *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman, contenant les maximes politiques des Turcs, les principaux points de la religion mahométane... leur discipline militaire...*. Voir Sonia P. Anderson, *An English Consul in Turkey: Paul Rycaut at Smyrna, 1667-1678*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

²² L'édition originale de l'ouvrage de Jean Thévenot (1633-1667) date de 1664 : *Relation d'un voyage fait au Levant [Texte imprimé] : dans laquelle il est curieusement traité des estats sujets au Grand Seigneur... et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Égypte, pyramides, mumies [sic], déserts d'Arabie, la Meque, et de plusieurs autres lieux de l'Asie et de l'Afrique... outre les choses mémorables arrivées au dernier siège de Bagdat, les cérémonies faites aux réceptions des ambassadeurs du Mogol et l'entretien de l'auteur avec celui du Pretejan, où il est parlé des sources du Nil*, Paris : 1664, Louis Bilaine. L'édition de François Petis de la Croix est une édition posthume d'un manuscrit de Thévenot : *Troisième partie des voyages de M. de Thevenot, contenant la relation de l'Indostan, des nouveaux Mogols et des autres peuples et pays des Indes*, Paris : C. Barbin, 1684. Sur les voyageurs français en Turquie, voir Hélène Pignot, *La Turquie chrétienne: récits des voyageurs français et anglais dans l'Empire ottoman au XVIIe siècle*, Vevey : Xenia, 2007 et Elisabetta Borromeo, *Voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman : inventaire des récits et études sur les itinéraires, les monuments remarquables et les populations rencontrées : Roumélie, Cyclades, Crimée*, Paris : Maisonneuve & Larose, 2007.

²³ François Petis de la Croix, *La Turquie chrétienne sous la puissante protection de Louis le Grand, protecteur unique du Cristianisme en Orient. Contenant l'état présent des Nations & des Eglises Grecque, Arménienne & Maronite dans l'Empire Otoman*, Paris : Pierre Herissant, 1695.

²⁴ Des Joanots du Vignau, *L'Etat présent de la puissance ottomane, avec les causes de son accroissement et celles de sa décadence*, Paris : D. Hortemels, 1687.

²⁵ L'œuvre paraît simultanément en français et en italien en 1685. *Dialogue de Gènes et d'Algers, villes foudroyées par les armes invincibles de Louis Le Grand, l'année 1684*, Amsterdam : H. Desbordes. *Dialogo fra Genova et Algeri, città fulminate dal Giove gallico*, Amsterdam : H. Desbordes, 1685.

²⁶ « ... en Turquie, les Ambassadeurs font beaucoup plus embarrassez, que dans les Cours des Princes Chrétiens. S'ils approchent des Ministres, ce n'est qu'en public. Ils n'ont jamais avec eux de ces conversations ordinaires, dans lesquelles des personnes judicieuses pourroient pénétrer, & les maximes et les desseins de la Porte. D'un autre côté, ils ne traitent que par Médiateurs, & n'apprennent rien que par le moyen de leurs Interprètes. De là vient qu'ils font souvent des réflexions, sur les réflexions, que ceux-cy auront déjà faites ; & qu'ainsi ils sont en danger de se méprendre à tout moment ; comme le savent ceux qui ont pratiqué, pendant quelque temps, la Cour Ottomane. » [Paul Rycaut, *opus cité*, p.195]

²⁷ *opus cité*, sans pagination.

²⁸ *opus cité*, p.18.

²⁹ Leti, Gregorio, *La Monarchie universelle de Louys XIV*, Amsterdam : A. Wolfgang, 1689.

³⁰ Sur ce point, on peut s'interroger. Son *Dialogue de Genes et Algers*, publié à Amsterdam, est une œuvre également ambiguë.

³¹ Anonyme, *L'Espion dans les cours des princes chrétiens ou lettres et mémoires d'un envoyé secret de la Porte dans les cours de l'Europe...* Par *** , tome premier, Cologne : E. Kinkins, 1710, préface, sans pagination.

³² Anonyme [Ange Goudar ?], Cologne : s. n., 1764.

³³ Mr de V*** [Jean-André Perreau], Londres : aux dépens de la Compagnie, 1766.

³⁴ Anonyme [de Pindansart de Mairobert], Londres : s. n., 1780. Il faudrait ajouter à ces œuvres *L'Espion de la Rochelle, Récit véritable de ce qui s'est fait et passe en la prise & exécution de mort d'un espion sorti de la Rochelle*, anonyme, Paris : 1628, les *Pseudo-mémoires produits par les protagonistes-mémorialistes mis en scène par Courtilz de Sandras, en particulier ceux, cyniques et désabusés, de Jean-Baptiste de La Fontaine et*

leur traduction anglaise : *The French Spy, or the Memoirs of John Baptist de la Fontaine*, Londres : 1700),
L'Espion ou le critique méchant, Genève : s. n., 1768, rédacteur inconnu, *L'Espion dévalisé* [de Baudouin de
Guémadeuc], anonyme, Londres, : s. n., 1782.